

LIVRE HUITIEME

Je crois, ou plutôt je suis présent certain, que la longueur de mon ouvrage paraîtra fastidieuse à beaucoup de lecteurs, d'autant qu'elle châtie le dérèglement de nos mœurs. Tous les hommes veulent être loués; le reproche ne plaît à personne et, chose bien plus grave, si mauvais, si dépravé que soit quelqu'un, il préfère un éloge menteur qu'une réprimande méritée, il aime mieux être trompé par la moquerie des fausses louanges qu'être sauvé par un avertissement très salutaire.

Puisqu'il en est ainsi, que faut-il faire ? Faut-il s'asservir à la volonté des méchants ? S'ils veulent que leur soient décernées des louanges futiles, convient-il que nous leur disions des frivolités et des choses ridicules ? et cela quand les vrais fidèles ne doivent pas se moquer de ceux qui ne demandent qu'à faire rire; pas plus qu'ils ne doivent vanter par des mensonges ceux qui désirent se parer du titre que leur octroie une louange fausse. Ce que chacun d'eux désire entendre, il faut moins l'examiner que ce qu'il convient de dire, surtout quand le Prophète nous dit : «Malheur à ceux qui disent doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux.» Par conséquent, il faut de toute façon garder la vérité : ce qui est dans les choses doit être dans les mots. Ce qui possède la douceur doit être appelé doux, ce qui possède l'amertume doit être appelé amer.

Ici surtout c'est nécessaire, dans une affaire qui touche au sacré, où beaucoup de gens imputent à Dieu nos iniquités et, afin de ne pas passer eux-mêmes pour coupables, osent accuser Dieu. Quand ils blasphèment contre lui, en prétendant qu'il est indifférent et négligent à l'égard des affaires humaines, ou encore qu'il ne les gouverne pas en vertu d'un jugement, ou même qu'il ne les gouverne absolument pas, font-ils autre chose que de l'accuser d'inertie, de négligence et d'injustice ? Ô aveuglement de la folie humaine ! Ô fureur d'une témérité insensée ! C'est toi, homme, qui traites Dieu d'indifférent et de négligent ! Si tu blessais d'un tel affront un homme libre, tu serais coupable d'un préjudice excessif, et si c'était un homme d'un rang plus illustre et plus élevé, tu subirais la rigueur du droit public. C'est un outrage que l'on jette aux mineurs les plus prodigues, c'est un blâme que l'on réserve aux jeunes gens dépravés : on les accuse d'être gaspilleurs, insouciants, négligents dans leurs affaires. Ô paroles sacrilèges ! Ô effronterie profanatrice ! nous disons donc de Dieu ce que l'on ne dit que des hommes les plus dissolus ! Et on ne s'en tient pas là : on lui applique aussi, comme je l'ai dit, une marque d'iniquité ! Car si nous ne méritons pas ce que nous souffrons, si nous ne méritons pas d'endurer les malheurs présents, nous disons, de toute évidence, que Dieu est injuste, puisqu'il ordonne que nous souffrions des maux que nous ne méritons pas.

Mais, dis-tu, il permet plutôt qu'il n'ordonne. – Admettons qu'il en soit ainsi. Mais quelle grande différence, je te le demande, entre celui qui permet et celui qui ordonne ! Celui qui a la connaissance de nos maux et qui peut les détourner montre clairement que nous devons supporter tout ce qu'il permet que nous endurons. Nous voyons donc que cette permission est le résultat de son jugement, et que ce que nous souffrons est l'effet d'une sentence céleste. Puisque tout relève de l'autorité sacrée et que la volonté de Dieu règle toutes les choses, les maux et les peines que nous endurons tous les jours résultent de la sévérité de la main divine : sévérité que nous enflammons nous-mêmes, que nous provoquons sans cesse par nos péchés. Nous allumons le feu de la colère céleste et nous attisons les flammes qui nous dévorent. Ainsi, chaque fois que nous souffrons ces maux, on peut nous appliquer à bon droit, à nous aussi, ces paroles du Prophète : «Allez à la flamme du feu que vous avez allumé.» Par conséquent, selon la parole sacrée, tout pécheur se prépare lui-même son supplice. Il n'y a donc rien dans nos calamités que nous puissions imputer à Dieu : c'est nous qui sommes les auteurs de nos calamités. Car le Seigneur est bon, miséricordieux et, comme il est écrit, «il ne veut ni la perte ni le mal de personne». Nous donc, nous faisons tout contre nous : il n'y a rien de plus cruel envers nous que nous-mêmes. C'est nous, oui c'est nous, qui malgré Dieu sommes nos propres bourreaux.

Mais en vérité, je semble me contredire : j'ai dit plus haut que nous sommes punis par Dieu à cause de nos péchés, je dis maintenant que nous le sommes par nous-mêmes ! – Ces deux choses sont vraies. Nous sommes punis par Dieu, mais c'est nous qui le forçons à nous châtier. Or, puisque nous provoquons notre punition, qui peut douter que nous ne nous punissions nous-mêmes par nos propres crimes ? Quiconque fournit le motif de sa punition se punit soi-même, suivant ces paroles : «Tout homme est prisonnier dans les rets de ses péchés.» Si donc les pervers sont liés dans les rets de leurs péchés, tout pécheur manifestement se lie lui-même quand il pêche.

Nous avons beaucoup parlé et les sacrilèges précédemment de l'impureté des Africains : il nous faut maintenant dire au moins quelques mots sur leurs blasphèmes.

Le paganisme fut toujours professé par beaucoup d'entre eux. Ils conservaient dans les murs de la patrie un crime interne, je veux dire Caetestis,¹ ce démon des Africains, à qui les vieux païens avaient, je pense, conféré un si brillant titre pour qu'il y eût en lui, à défaut de *numen*, tout au moins un *nomen*, et pour que cette idole, faute de posséder quelque vertu résultant de sa puissance, eût tout au moins quelque dignité résultant de son nom. Qui donc n'était pas initié au culte de cette idole ? Qui donc ne lui avait pas été consacré dès son origine peut-être, et dès sa naissance ? Je ne parle point ici des hommes qui étaient païens aussi bien par leur vie que par leur profession de foi et leur nom, qui étaient impies tant par leurs erreurs que par leur nom : le paganisme est plus tolérable et moins criminel chez ceux qui le professent. Ce qu'il y avait de plus sinistre et de plus criminel, c'était de voir beaucoup de personnes qui s'étaient vouées au Christ rendre au fond de leur âme un culte aux idoles. Quel est celui, parmi ceux que l'on nommait chrétiens, qui n'a pas adoré Céleste, ou après le Christ ou, ce qui est bien pire, avant le Christ ? Quel est celui qui n'a pas franchi le seuil de la maison de Dieu, sentant encore la fumée des sacrifices démoniaques, et qui n'est pas monté à l'autel du Christ, accompagné par la puanteur des démons eux-mêmes ? La faute aurait été moins monstrueuse de ne pas venir au temple du Seigneur que d'y venir ainsi. Le chrétien qui ne vient pas à l'église est coupable de négligence, mais celui qui y vient de la sorte est coupable de sacrilège. Il y a moins d'abomination à ne pas honorer Dieu qu'à lui infliger un outrage. Ainsi donc, tous ceux qui ont agi de cette façon, loin de rendre honneur à Dieu, l'ont outragé. Les salutations qu'ils faisaient à l'église s'adressaient, en quelque sorte, à l'idole; car des égards qui viennent en second lieu tournent à l'honneur de celui qui reçoit l'hommage principal.

Voilà quels étaient la foi, la religion et le christianisme des Africains, et principalement de la noblesse. Ils étaient appelés chrétiens, à la honte du Christ ! L'Apôtre s'écrie : «Vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons. Vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons.» Il ne leur suffisait pas de boire la coupe des démons avec la coupe du Seigneur, s'ils n'eussent encore préféré celle des démons; il ne leur suffisait pas de comparer la table des démons à celle du Seigneur si, après un culte fait d'infâmes superstitions, ils ne fussent venus encore au temple de Dieu et n'avaient répandu sur les saints autels du Christ une odeur immonde, conduits qu'ils étaient par l'esprit diabolique !

Mais, dis-tu, tous les Africains ne commettaient pas ces sacrilèges; seuls les plus puissants et les plus haut placés s'en rendaient coupables. – Admettons. Mais, comme ce sont les maisons les plus riches et les plus puissantes qui façonnent la populace d'une cité, tu comprends bien que la superstition sacrilège de quelques grands a souillé la ville entière. Il est hors de doute que tous les esclaves sont ou semblables à leurs maîtres ou pires qu'eux. A vrai dire, ils sont pires le plus souvent. Dès lors, si les bons maîtres ont parfois de très mauvais serviteurs, il est facile d'imaginer ce qu'étaient les esclaves dans ce pays-là, puisque les âmes serviles, déjà mauvaises en elles-mêmes, étaient rendues pires par l'immoralité des maîtres.

Mais soit ! Le crime que nous venons de dénoncer concernait tous les plus puissants et les plus nobles. Ce qui était commun aux grands et aux petits était-il moins grave : je veux dire la haine et l'horreur que l'on avait pour tous les saints ? Car c'est une forme de sacrilège que de haïr les serviteurs de Dieu. Si quelqu'un frappe nos esclaves, il nous frappe nous-mêmes en leur faisant du tort; si quelqu'un maltraite l'enfant d'un autre, la souffrance du fils est un supplice pour la tendresse paternelle. De même, lorsqu'on outrage un serviteur de Dieu, on attaque la majesté divine, comme le Sauveur le déclare précisément à ses apôtres : «Celui qui vous reçoit me reçoit; et celui qui vous méprise me méprise.» Le Seigneur, plein de bénignité et de tendresse paternelle, partage avec ses serviteurs l'honneur aussi bien que l'outrage, pour qu'on ne s' imagine pas, lorsqu'on lèse un serviteur de Dieu, que l'on n'insulte qu'un homme : de toute évidence, le tort fait à Dieu se confond avec les torts que subissent ses serviteurs, comme il l'assure aux siens avec une très bienveillante affection : «Quiconque vous touche, c'est comme s'il touchait la pupille de mon oeil.» Pour exprimer la tendresse de son amour, Dieu désigne ici la partie la plus délicate du corps humain, afin que nous comprenions très clairement qu'il est aussi affecté du moindre outrage fait à ses saints, que le serait du moindre attouchement l'acuité du regard humain. Ainsi donc, les Africains persécutaient et haïssaient les serviteurs de Dieu et, en leur personne, Dieu lui-même.

On demandera, peut-être, par quels procédés est démontrée leur haine. – Par ceux-là mêmes qui ont manifesté la haine des Juifs envers le Christ, lorsqu'ils lui disaient : «Tu es un Samaritain et tu as un démon», lorsqu'ils riaient de lui, lorsqu'ils le maudissaient, lorsqu'ils soufflaient sur sa face, lorsqu'ils grinçaient des dents sur sa tête. De là, dans les psaumes, ces

¹ Caetestis n'est autre que la Tanit carthaginoise

paroles du Sauveur, qui supporta tout jusqu'au bout : «Tous ceux qui me voyaient me méprisaient; leur bouche a ricané, ils ont hoché la tête.» Et ailleurs : «Ils m'ont tenté, et ils m'ont tourné en dérision; ils ont grincé des dents contre moi.»

C'est ainsi par conséquent qu'est démontrée la haine des Africains, et qui plus est, contre les moines, c'est-à-dire les saints de Dieu : ils se moquaient d'eux, ils les maudissaient, ils les accablaient enfin de presque toutes les persécutions que l'impiété des Juifs avaient exercées sur notre Sauveur, avant d'en venir à l'effusion du sang divin. – Mais, dis-tu, ils n'ont pas tué les saints, comme les Juifs ont tué le Christ ! – J'ignore s'ils les ont tués; je ne l'affirme pas; toutefois, ce n'est pas un petit argument à leur avantage, s'ils ont seulement évité dans leurs persécutions ce qu'il y avait d'ultime dans les persécutions païennes ! Supposons donc que les saints n'ont pas été massacrés, en Afrique. Mais oublions-nous que ceux qui haïssent avec le désir de tuer ne sont pas loin de ceux qui tuent ? surtout lorsque le Seigneur nous dit : «Celui qui hait son frère sans motif est homicide.»

Cependant, ce n'est pas sans motif qu'ils ont persécuté les serviteurs de Dieu. Qui pourrait dire qu'ils persécutaient sans motif des hommes qui leur étaient différents par toute l'orientation de la vie et des moeurs, chez lesquels ils ne voyaient rien qui appartint à l'homme, puisque tout appartenait à Dieu. La plus grande cause des discordes, c'est la différence des volontés; car il est impossible ou tout au moins fort difficile d'aimer chez autrui une chose pour laquelle on a soi-même de l'éloignement. Aussi n'est-ce pas sans motif, comme je l'ai dit, que les Africains ont haï ces hommes en qui ils ne voyaient qu'opposition et hostilité totale à leurs moeurs. Ils vivaient sans cesse dans l'iniquité, et les autres dans l'innocence; ils vivaient dans la luxure, et les autres dans la chasteté; ils vivaient dans des lieux infâmes, et les autres dans des monastères; ils vivaient constamment avec le démon, et les autres sans cesse avec le Christ. Ce n'était donc pas sans motif que, dans les villes d'Afrique et surtout dans les murs de Carthage, un peuple aussi malheureux qu'infidèle se défendait difficilement d'éprouver du mépris et de l'exécration à la vue d'un moine avec son manteau, son visage pâle, ayant coupé sa longue chevelure, et rasé maintenant jusqu'à la peau.

Si quelque serviteur de Dieu, venu des monastères de l'Égypte, des lieux sacrés de Jérusalem, ou des saintes et vénérables retraites du désert, entrait à Carthage pour remplir une oeuvre divine, sitôt qu'il apparaissait en public, il subissait des outrages, des propos sacrilèges et des malédictions. Et ce n'est pas tout : il était si bien malmené par les plus viles moqueries des éhontés, par les huées furieuses et, si j'ose dire, par les beuglements des ricaneurs, qu'un observateur non averti, plutôt que de s'imaginer qu'on se jouait d'un homme, aurait cru qu'on poursuivait et qu'on exterminait un monstre d'un genre nouveau, jamais mentionné jusqu'alors !

Voilà la foi des Africains, et surtout des Carthaginois ! Les apôtres entraient jadis avec plus de sécurité dans les villes païennes; la foule sauvage et barbare des idolâtres haïssait moins leur venue et leur aspect. Ce saint vase d'élection, l'apôtre Paul, lorsqu'il parla de la grandeur et du culte du Dieu unique, fut patiemment écouté par les Athéniens, peuple très religieux. Les Lycaoniens furent tellement émerveillés en voyant dans les apôtres des vertus surhumaines, qu'ils pensèrent que ce n'était pas des hommes. Mais, dans Carthage, les serviteurs de Dieu pouvaient à peine se montrer dans les rues et sur les places publiques, sans susciter l'exécration et l'outrage. On croit que ce n'était pas les persécuter, parce qu'on ne les tuait pas. Les brigands ont un proverbe : ils disent qu'ils ont donné la vie à ceux à qui ils ne l'ont pas ôtée. Mais, dans cette ville, ce genre de bienfait était dû aux lois bien plus qu'aux habitants, étant donné que les décrets des Douze Tables défendent de mettre à mort un homme sans condamnation juridique. On voit donc le grand privilège qu'avait la religion du Seigneur, en ces lieux où les serviteurs de Dieu n'échappaient à la mort que grâce à la protection du droit païen, qui leur évitait d'être massacrés par des mains chrétiennes !

Et nous nous étonnons de voir les Carthaginois subir les barbares, quand nous voyons que les saints à Carthage ont subi leur barbarie ! Le Seigneur est donc juste, et juste est son jugement; car, comme il est écrit : «Ce qu'ils ont semé, ils le récoltent.» Il semble vraiment que le Seigneur a parlé de la malhonnêteté de cette nation, quand il a dit : «Rendez-lui selon son oeuvre; faites-lui selon ce qu'elle a fait, parce qu'elle s'est élevée contre le Seigneur.» Après cela, étonnons-nous et soyons indignés, si ces gens-là supportent aujourd'hui des maux venant des hommes ! Bien plus grands ont été ceux que les Africains ont infligés auparavant à Dieu, si l'on envisage, sans perdre de vue l'écart entre la divinité et eux, leurs malheurs présents et leurs méfaits passés.